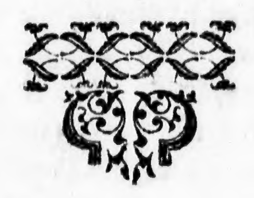
Publisher
Bourgeois

LETTRE
D'UN HABITANT
DE
LOUISBOURG.

CONTENANT UNE RELATION éxacte & circonstanciée de la Prise de l'ISLE-ROYALE, par les Anglais.

Insanire quid est?



A QUEBEC,

Chez GUILLAUME LE SINCERE, à l'Image de la Vérité.

M. DCC. XLV.

AVERTISSEMENT DE L'IMPRIMEUR.

Cette Lettre m'étant tombée entre les mains, j'ai crû la devoir imprimer, par l'utilité qui en doit réjaillir ſur les autres Colonies. Les abus y ſont les mêmes : La Cour étant informée des vérités contenues dans la Lettre que je donne au Public, y mettra ſans doute ordre, & empêchera par-là qu'il n'en arrive autant à d'autres établiſſemens, non moins utiles aux Français, que celui dont les Anglais viennent de s'emparer. Il eſt à craindre qu'un ſuccès ineſpéré ne les porte d'entrepriſes en entrepriſes. Le Commerce de la France, qui la rend ſi floriſſante, a deja beaucoup ſouffert : De nouvelles pertes le ruineroient entierement : Quel plus puiſſant motif pourrions-nous avoir pour paſſer ſur toutes ces conſidérations ! C'eſt ce qui m'a déterminé à ne point balancer ſur l'impreſ-

ſion de cette Lettre Véridique. Quelques perſonnes pourront s'offenſer de ce que leur réputation, ou celle de leurs parens, n'y eſt point ménagée. Mais pourquoi n'ont-elles pas mieux fait leur devoir? On leur eût rendu la juſtice que l'on rend à qui a ſçu le remplir.

LET-



LETTRE D'UN HABITANT DE LOUISBOURG.

JE vous remercie, Monsieur & très-cher ami, de la part que vous prenés au malheur qui m'est arrivé. S'il ne retomboit que sur moi seul, j'y serois beaucoup moins sensible: Je ne suis pas tant à plaindre qu'une foule de misérables, dénués de tout & sans ressource, qui, si la Cour n'y pourvoit, vont être contraints de mandier leur subsistance: Tristes effets d'une guerre qui semble n'être malheureuse que pour nous! Les premieres nouvelles des Conquêtes de notre Auguste Monarque, que nous apprenons en débarquant, sont, à la vérité, bien capables de combler tout le Royaume d'une joye pure & excessive. Mais comment la pou-

vons-nous gouter ſans mélange, accablés des plus affreux revers, & dépoüillés des biens qui étoient le fruit du travail de pluſieurs années? Nous ſommes malheureux au point, que les Anglois ont commencé par nous, & qu'ils n'avoient jusqu'à préſent pû réuſſir contre les François. Il faut que notre perte ſoit peut-être les ſeuls progrès qu'ils feront de cette année! Ce n'eſt pas le moindre chagrin que réſſentent des ſujets auſſi zélés que nous le ſommes.

La ſource de notre infortune eſt, ſans contredit, la foibleſſe de notre déplorable colonie: mais on ne peut s'empêcher de convenir, que les fautes nombreuſes qui ont été commiſes, n'y ayent autant ou plus contribué.

Je vous recommande le ſecret ſur tout ce que je vais vous dévoiler, ou je vous prie, du moins, de taire mon nom. Il eſt ſouvent dangéreux de dire la vérité, & de le faire avec cette candeur ingenuë qui va diriger ma plume.

Nous n'ignorions point depuis long-tems, qu'il ſe trâmoit une entrépriſe ſecrette contre nous, à la

Nouvelle Angleterre.(1) Tous les jours nous recevions de ſecrets avis qu'on armoit le long de la Côte : Cela ne pouvoit regarder que *l'Iſle-Royale*, nous en étions certains. On eut donc tout le loiſir de prendre des précautions, pour ſe mettre à l'abri du péril qui nous menaçoit ; on le fit auſſi, mais on ne prit pas toutes celles qui convenoient.

La ſituation où nous étions, à la veille d'un danger préſſant, fut marquée à la Cour par l'occaſion des Vaiſſeaux *l'Ardent* & *le Karibou.* Nous ſollicitions un promt ſecours. Quand nous ne l'aurions pas fait, notre foibleſſe apparente & fidélement exprimée au Miniſtre, devoit nous le procurer. Notre colonie étoit d'une aſſés grande importance : ſans elle, le Canada eſt expoſé, & il n'eſt pas aiſé de le conſerver.

(1) *On appelle* Nouvelle Angleterre, *une Contrée de l'Amérique Méridionale. Elle eſt bornée au Nord par la Nouvelle France, au Midi par la Nouvelle York, ou le nouveau Pais-Bas, & au Levant par la Mer du Nord, ou l'Océan. Les habitans naturels de la* Nouvelle Angleterre *ſont les Almouchiquois. La Capitale eſt Baſton.*

La premiere faute doit être attribuée aux deux Vaiſſeaux de guerre dont je viens de parler. Si leurs Commandans euſſent voulu ſe prêter à une expedition facile ſur l'*Acadie*, nous ruinions les Anglois de ces cantons, & les mettions hors d'état de ſonger au projet qu'ils ont exécuté. Mais il regne un abus dans la Marine de France, contre lequel on ne ſçauroit trop crier, & contre lequel on crie toujours vainement : la plûpart des Officiers des Vaiſſeaux du Roi, livrés à l'appas du gain, font le métier de Marchands, quoique cela leur ſoit interdit par les Ordonnances de Sa Majesté. On n'imagineroit jamais combien le commerce en ſouffre, le ſervice n'y gagne pas davantage. Il eſt bien à préſumer que c'eſt à l'inſçu du Miniſtre, qui n'a que la gloire de ſon maître en vûë : d'autres motifs animent les perſonnes qui l'approchent, dont la part dans ces honteux trafics, ſert à les autoriſer, & à lui en dérober la connoiſſance.

Il ne falloit que ſe préſenter devant cette colonie Angloiſe, voiſine de notre malheureuſe Iſle, & y débarquer peu de monde. Mais, durant

ce tems, les pacotilles auroient été négligées, & l'intérêt général, celui de l'Etat, l'eût emporté sur le particulier; ([2]) ce qui auroit été contraire à l'usage reçu dans un Corps, qui devroit protéger les Négocians, loin de travailler à leur ruine. Passés-moi quelques traits de cette force; ils sont vrais, quoique durs.

Au lieu de cette expédition, qui nous eût mis à couvert d'un malheur auquel l'Etat ne doit pas être moins sensible que nous, on s'amusa à perdre du tems en disputes inutiles: elles aboutirent de la part des Capitaines des Vaisseaux du Roi (*MM. Maichin, & de la Sauzai*) à persister dans leur refus, & de la part de notre Gouverneur (*M. du Quesnel*) à se plaindre de leur procedé; qu'il ne seroit pas en effet, bien aisé de justifier.

En enlevant l'Acadie aux enne-

([2]) *Cet exemple est devenu contagieux dans toutes nos Colonies, où les Généraux, loin de soutenir le commerce, sont les premiers à lui porter préjudice: Ils s'enrichissent pour la plûpart dans le commerce étranger, qui est si nuisible à celui des Sujets du Roi. Je parle ici comme témoin oculaire.*

mis, nous nous ôtions l'inquiétude d'un dangéreux voisinage, & nous détruisions une grande partie des moyens dont l'ennemi s'est servi contre nous. Ces Messieurs se retranchoient sur ce qu'ils n'avoient point les ordres de la Cour, comme s'il en falloit de particuliers à tous les sujets du Roi pour empêcher ses ennemis de faire du mal, en leur en ôtant les moyens, lorsque la chose est si facile. Mr. du Quesnel ne put les engager à appuyer son entréprise : en vain reclama-t-il l'autorité dont il étoit dépositaire. Il lui fallut penser à se tirer seul d'affaire. Plut à Dieu! qu'il eût renoncé à cette folle entréprise, ou qu'il n'y eût jamais songé, non plus qu'à celle qui l'avoit précédée, & que je raconterai bien-tôt.

Le mauvais succès dont cette entréprise a été suivie, est envisagé, avec raison, comme la cause de notre perte. Les Anglois ne nous auroient peut-être point inquiétés, si nous n'eussions été les prémiers à les insulter. Notre qualité d'aggresseurs nous a été funeste ; je l'ai oüi conter à plus d'un ennemi, & je n'y vois que trop d'apparence.

Les habitans de la nouvelle Angleterre étoient intéressés à vivre en paix avec nous. Ils l'eussent sans doute fait, si nous ne nous étions point avisés mal à propos, de les tirer de cette sécurité où ils étoient à notre égard. Ils comptoient que de part & d'autre, on ne prendroit aucun parti dans cette cruelle guerre qui a mis l'Europe en feu, & que nous nous tiendrions comme eux, sur la seule défensive. La prudence le dictoit; mais elle n'est pas toujours la régle des actions des hommes : nous l'avons plus éprouvé que qui que ce soit.

Dès que notre Gouverneur eut sçu la déclaration de la guerre, il forma de vastes projets, qui ont abouti au malheur qui nous est arrivé. Dieu garde son ame en paix! c'étoit un pauvre Sire, à qui nous n'avons gueres d'obligation : homme capricieux, inégal, sujet à boire, & ne connoissant dans le vin ni mésures ni bienséances. Il avoit choqué presque tous les Officiers de *Louisbourg*, & les mettoit en compromis avec les soldats. Le désordre de ses affaires lui avoit fait donner le Gouverne-

ment de l'Isle-Royale. Il étoit ruiné. La folle entreprise de *Canceaux*, que je vais tout-à-l'heure décrire, & dont on voulut envain le détourner, est la premiére cause de la perte d'une Colonie si utile au Roi.

Que M. Du Quesnel différoit de son prédécesseur ! M. Forent, auquel il avoit succedé, étoit fils d'un Chef d'Escadre, & petit-fils d'un Amiral de Dannemarc. Son grand-pere y avoit passé fort jeune, pour cause de Religion. M. Forent avoit commencé à servir jeune dans la Marine, & il sçavoit son métier. Il méritoit, par sa douceur & son humanité de conduire les hommes. On le craignoit parce qu'on l'aimoit. En partant de France il avoit de grandes vûës pour faire fleurir la Colonie dont le Roi l'avoit nommé Gouverneur. Mais il mourut au bout de neuf ou dix mois. Il legua en mourant une somme de trente mille livres, pour instruire & élever de jeunes Demoiselles, filles d'Officiers morts à *Louisbourg*. Cette somme est à Paris, & l'on n'en prend que le revenu. On dit qu'une Sœur de ce charitable Gouverneur va ten-

ter de détruire un auſſi bel établiſſement ; mais il eſt à ſouhaiter qu'elle échouë dans un deſſein ſi contraire au bien de l'Etat & à la Réligion, qui y trouvent un égal avantage.

On ne ſçauroit apporter trop de ſageſſe dans le choix des Gouverneurs que l'on donne aux Colonies. Comme ils en ſont l'ame, il eſt d'une conſequence infinie que leurs ſentimens répondent à la dignité du Prince qu'ils répréſentent. Mais on n'en voit que trop ſe conduire par les plus indignes motifs. Que j'aurois de choſes à dire là-deſſus, ſi c'en étoit ici le lieu ! J'aurai peut-être occaſion quelque jour de rendre public ce que je ſçais à cet égard, recueilli de mes différens voyages dans pluſieurs de nos Colonies.

L'envie de M. Du Queſnel étoit de ſe diſtinguer contre les Anglais. Pour éfectuer ce noble & hardi projet, il arma une Goualette (3) de

(3) *Eſpéce de Navire d'une conſtruction ſinguliére, & d'une matûre renverſée, qui contribuë à le faire bien marcher.*

quatorze canons, & un Batteau, (4)
10. Mai 1744. ſur leſquels il mit environ ſix cens hommes, ſoldats & mattelots, pour s'aller d'abord emparer de la petite Iſle de Canceaux. Ce devoit être le ſignal de rupture avec les Anglais, nos voiſins. Son armée revint bientôt victorieuſe. Cette entrepriſe, qu'on a tant fait ſonner, étoit en vérité peu digne que l'on s'y arrêtât : On auroit dû regretter juſqu'aux frais qu'elle nous a coûtés. En effet, les Anglais établis ſur cette petite Iſle étoient ſans la moindre défenſe; ne ſongeant pas même qu'ils duſſent être attaquez, parce qu'ils ignoroient que nous fuſſions en guerre avec leur nation. Nous en avions été les premiers inſtruits : D'ailleurs, cette Iſle n'étoit rien moins que fortifiée ; l'Angleterre ne s'en étant jamais miſe en peine. Quelques-uns de ſes Sujets y avoient formé un miſérable Bourg, que nous brûlâmes. Voilà à quoi ſe termina cette expédition, pour laquelle celui qui en étoit l'Auteur auroit

(4) *Petit Navire qui n'a qu'un mât, & dont on ſe ſert beaucoup dans l'Amérique.*

crû devoir mériter les honneurs du triomphe.

Ce foible succès encourageant notre Gouverneur, il aspira à une Victoire plus solide. Ne pouvant obtenir de secours des Commandans de l'Ardent & du Kanibou, il ne se déconcerta point ; mais résolut de venir seul à bout de prendre l'Acadie. Il paroissoit même flaté de n'en avoir à partager la gloire avec personne.

Vous sçavez, Monsieur, que l'Acadie nous a autrefois appartenu, & que nous l'avons cédée à l'Anglais, par la paix d'Utrecht. Elle est même encore peuplée des anciens habitans François, qui l'occupoient. C'est sur quoi se fondoit M. du Quesnel, il est sûr qu'il ne s'abusoit point. Nous avons éprouvé qu'ils conservent encore un cœur Français. Ne seroit-ce point ce qui auroit obligé nos Vainqueurs, à ne vouloir pas qu'aucun de nous soit demeuré dans l'Isle Royale ? Il est effectivement bien difficile de renoncer à une domination comme celle de France, où regnent des Monarques dont les vertus sont si connuës, & qui sçavent s'acquerir le cœur de leurs Sujets.

Au mois de Juillet, M. du Quesnel fit partir le sieur *du Vivier*, Capitaine de Compagnie, avec ordre de se rendre par terre jusqu'à *la Baye Verte*. Cet Officier en avoit deux autres avec lui, de la garnison de Louisbourg; il en prit encore deux à l'Isle *de St. Jean*. Ces cinq Officiers n'avoient que quatre-vingt dix hommes de troupes reglées : mais ils rassemblerent sur leur route environ trois à quatre cens Sauvages, & se rendirent devant le *Port-Royal* (5), avec cette petite armée. Leur camp fut très-bien assis. Ils le placerent sur une coline, assez élevée pour pouvoir commander au Fort, dont ils étoient si près qu'on pouvoit presque se voir & se parler. Les Français (6) sujets de la Grande-Bretagne, les reçurent avec des démonstrations d'une joye sincere, & leur ont toujours rendu les services qui

(5) *Ainsi s'appelle le Fort, qui est la seule défense qu'ait l'Acadie. C'est nous qui l'avons construit.*

(6) *C'est parler improprement, les Français de l'Acadie étant plûtôt neutres.*

ont pû dépendre d'eux. Le Sieur du Vivier leur a fait faire des échelles pour appliquer à la muraille du Fort, au cas qu'il fût queſtion d'en venir à l'aſſaut ; & ils y ont travaillé avec tout le zéle qu'on peut attendre du plus fidéle ſujet. Comme on avoit recommandé de les traiter avec de grands égards, qu'ils le méritoient, tout leur a été exactement payé. Le Gouverneur du Fort, après la retraite des nôtres, leur dit à cette occaſion, que, *puiſque la France les avoit payés pour les échelles qu'ils avoient faites, il étoit naturel que l'Angleterre les payât pour les défaire.* On les y occupa en effet.

L'ARRIVE'E des Français devant le Port-Royal intimida tellement le Gouverneur, qu'il promit de remettre le Fort ſans tirer, dès qu'il verroit paroître deux Vaiſſeaux dont on l'avoit menacé. Nous fumes long-tems en préſence, ſans qu'il ſe paſſât rien de part ni d'autre. Nos gens ſe diſpoſoient à attaquer, auſſi-tôt que les Vaiſſeaux paroîtroient : & en cas que les ennemis vouluſſent ſe défendre, ils avoient fait préparer, par les habitans du Pays, des flêches armées

d'artifice pour mettre le feu. L'essai en avoit déja été fait. Le sieur du Vivier venoit d'être relevé par le Sieur *de Ganas*, autre Capitaine de Compagnie franche, parti depuis lui de Louisbourg. Ce second Commandant manœuvra mal : impatient de ne point voir arriver les Vaisseaux qu'il attendoit, il leva imprudemment le blocus, & se retira à plus de cinquante lieuës dans les Terres. C'est là ce qui a fait manquer l'expédition.

Le sujet du rétardement des deux Navires destinés pour cette entreprise, avoit d'abord été la dispute du Gouverneur, avec les Commandans de l'Ardent & du Karibou. M. du Quesnel se flatoit toujours de les gagner. Voyant qu'ils étoient infléxibles, il prit son parti, qui fut d'armer un Navire Marchand de la Rochelle, nommé l'*Atlas*, avec le Brigantin (7) *la Tempête*. Mais il n'eut pas la satisfaction de les voir mettre

(7) *Bâtiment léger, propre pour la course, & qui va à la rame & à la voile : il est sans pont.*

à la voile, étant mort subitement; au mois d'Octobre, peu regretté & meritant peu de l'être. On diroit de tout autre qu'il seroit mort de chagrin, mais on le lui imputeroit à tort.

M. *du Chambon*, Lieutenant du Roi, ayant pris le commandement, les fit partir le vingt-trois. Ce nouveau Commandant ne pouvoit faire autrement; dans la situation où étoient les choses, il falloit nécessairement envoyer ce secours aux Troupes que l'on supposoit encore campées devant le Port-Royal, où elles n'étoient plus, ainsi que les deux Vaisseaux s'en apperçurent en arrivant sous le Fort. Il fallut s'en retourner. Cet armement fut perdu; quoiqu'il fit quelques prises au retour, elles étoient incapables d'en dédommager. On auroit pû prendre, si l'on eût voulu, un Navire richement chargé, mais on perdit la tête: triste présage de ce qui devoit arriver pendant le Siége!

L'EXPEDITION de l'Acadie manquée, quoiqu'il y eût tout à parier qu'elle réussiroit par le peu de forces que les ennemis avoient pour

nous résister, leur fit faire de serieuses refléxions sur notre crainte, ou notre foiblesse. Selon toutes les apparences, ils en conclurent qu'ils devoient profiter d'une aussi favorable circonstance, puisque dès-lors ils travaillerent avec ardeur à l'armement qui leur étoit nécessaire. Ils ne firent pas comme nous: ils se prêterent un secours mutuel : on arma dans tous leurs Ports, depuis l'Acadie jusqu'au bas de la Côte : on dépêcha en Angleterre, & on envoya, dit-on, jusqu'à *la Jamaïque*, afin d'en tirer tous les secours qu'il seroit possible. Cette entreprise fut concertée avec prudence, & l'on travailla tout l'hiver pour être prêt au premier beau tems.

Les préparatifs n'en pouvoient être si secrets, qu'il n'en transpirât quelque chose. Nous en avions été informés dès les premiers instans, & assez à tems pour en pouvoir donner avis à la Cour, par les deux Vaisseaux de guerre qui nous avoient si peu servi; car il est bon de dire, que tranquilles dans le Port, ils n'ont pas daigné sortir pour donner la chasse à quelques Corsaires, qui venoient

ſouvent croiſer juſqu'à mettre du monde à terre, s'ils l'euſſent jugé à propos. Je me ſuis pluſieurs fois étonné de ce qu'ils ne le faiſoient point, & n'ai pas été le ſeul habitant qui a murmuré de cette étrange inaction. Au reſte, il ſemble que cela ſoit commun à toutes nos Colonies de l'Amérique, où j'ai entendu dire qu'on y avoit les mêmes ſujets de plaintes.

Nous eumes tout l'hiver à nous, c'étoit plus qu'il n'en falloit, pour nous mettre en état de défenſe; mais la terreur s'étoit emparée des eſprits : on tenoit des conſeils, dont le réſultat n'avoit rien que de bizarre & de puérile; cependant le tems s'écouloit, nous perdions de précieux momens en déliberations inutiles, & en réſolutions preſque auſſitôt détruites que priſes. Quelques ouvrages demandoient qu'on les parachevât : il en falloit renforcer quelques-uns, augmenter quelques autres, pourvoir à des poſtes, viſiter tous ceux de l'Isle, voir où la deſcente étoit plus facile, faire le dénombrement des perſonnes en état de porter les armes, aſſigner à cha-

chacun ſon poſte ; enfin ſe donner tous les ſoins & les mouvemens ordinaires en pareil cas : rien de tout cela ne ſe faiſoit ; de ſorte que nous avons été ſurpris, comme ſi l'ennemi fût venu fondre ſur nous à l'improviſte. Nous aurions eu même aſſez de tems pour nous précautionner mieux qu'on ne l'a fait, depuis le jour où nous vimes paroître les premiers Navires qui nous ont bloqués ; car ils n'y ſont venus que les uns après les autres, ainſi que je le dirai dans la ſuite. La négligence & la déraiſon avoient conjuré la perte de notre malheureuſe Isle.

Je vais vous en faire la deſcription Géographique. Elle portoit anciennement le nom de *Cap-Breton*, que lui donnerent ceux qui en firent la découverte, qui étoient des Bretons. Les Anglais & les Hollandais ne la nomment point autrement. Elle eſt ſituée par les quarante-cinq dégrés, quarante minutes de latitude ſeptentrionale, & environ par trois cens ſoixante & dix-ſept, ou trois cens ſoixante & dix-huit de longitude. Son étenduë eſt de près de cent lieuës de tour, toute traverſée

de grandes Bayes. Cette Isle eſt à préſent la plus conſidérable de celles qui nous ſont reſtées vers le Golfe de *S. Laurent* (8), depuis l'abandon que Louis XIV. a fait de l'Isle de *Terre-Neuve* aux Anglois, par le Traité de paix conclu avec eux à Utrecht, en 1714. ils avoient un ſi grand deſir de poſſeder Terre-Neuve, a cauſe de la pêche, que ce fut un des principaux motifs qui les engagerent à abandonner, dès 1713. l'Empire & la Hollande, ce qui a été, comme on le ſçait, le ſalut de la France. Toute cette grande Isle étoit preſque inculte & déſerte : nous ne l'habitâmes que pour nous tenir lieu des établiſſemens que nous abandonnions ; alors elle prit le nom d'Isle-Royale, & la Ville qu'on y bâtit, celui de Louisbourg. Elle n'eſt ſituée qu'à deux lieuës de l'Acadie, dont elle n'eſt ſeparée que par le détroit de Canceaux. Plus les Anglois

---

(8) Le Golfe de S. Laurent *eſt l'entrée du fleuve de ce nom, qui conduit au Canada; C'eſt le plus grand fleuve du monde, y ayant des endroits où il a juſqu'à 500. lieues de large.*

étoient près de nous, & plus il nous fallut songer à fortifier ce nouvel établissement, pour le mettre à couvert d'insulte; car telle est la jalousie des Anglais, qu'ils suportent impatiemment notre voisinage. Ils voudroient joüir seuls de la pêche de la moruë, dont le Commerce est d'une extrême importance, comme l'expérience a dû nous en convaincre.

Ce n'étoit pas tout. Il falloit penser à nous conserver un poste, pour être en tout tems, les maîtres de l'entrée du fleuve qui méne à la *Nouvelle France*. (9) Les établissemens considérables que nous avions au *Canada*, nous imposoient cette Loi : C'est d'ailleurs une nécessité indispensable, d'avoir où relâcher dans des Mers dangéreuses, qu'habitent les vents les plus impétueux.

La Cour entrant dans ces considérations, n'a rien négligé pour rendre cette Isle formidable à qui voudroit

(9) *La* Nouvelle France *n'est autre chose que la réunion de tout ce que nous possédons dans le Canada. Il y a près de* 200. *ans que nous en sommes en possession.*

droit l'attaquer. Elle y a fait des dépenſes immenſes, & n'a guéres de places qui lui aient autant couté. Il eſt conſtant qu'elle doit y avoir employé plus de vingt millions. Ce n'eſt pas aſſurément que cette colonie ſoit d'aucun rapport : elle eſt beaucoup plus à charge qu'à profit ; mais elle eſt d'une ſi grande utilité, que la France doit néceſſairement tout ſacrifier pour la retirer des mains des Anglais. Elle protége tout notre commerce dans l'Amérique Septentrionale, & n'eſt pas moins de conſéquence pour celui que nous faiſons dans la Méridionale, parce que les Français n'ayant plus rien dans cette partie du Nord, leurs Vaiſſeaux revenant de ſaint Domingue ou de la Martinique, ne ſeront plus en ſureté ſur le banc de Terre-Neuve, même en tems de paix. On ſçait aſſez quelle eſt la coutume des Anglais : Adonnés la plûpart à la Piraterie, les colonies du plus difficile accès ſont toujours pour eux des repaires de forbans & de voleurs, qui pillent d'autant plus ſurement, qu'ils ſont appuyés ſous main par les Gouverneurs, qui n'ont pas tous le ſcrupule de ſe refu-

fer au désir de s'enrichir promptement; en quoi ils l'emportent sur les nôtres.

La Ville de *Louisbourg* a été bâtie sur une langue de terre, qui s'avance dens la mer, & la rend de figure oblongue. Elle peut avoir demie-lieuë de circuit. Son terrein est marécageux. Les maisons y sont pour la plûpart de bois, celles de pierres ont été construites aux dépens du Roi, & sont déstinées pour loger les troupes & les Officiers de Sa Majeste'. Pour comprendre combien cela a dû couter, il ne faut que sçavoir qu'on a été obligé de transporter de France tous les matériaux qui ont servi à leur construction, de mêmê qu'aux ouvragres de la place, qui sont considérables. Le Bastion Dauphin est fort beau, aussi bien que celui du Roi. On y voit encore un ouvrage appellé la piéce de la Grave, & un mur crénellé, sur lequel regnent deux Cavaliers dont la vuë est très-étenduë, & qui peuvent battre loin. Il y a outre cela, tout au tour de la Ville, dans des Angles saillans & rentrans, diverses batteries de trois ou quatre canons, qui n'ont pas laissé

de faire un grand effet durant le Siége. Le Roi nourrit la plus grande partie des habitans. Le reste subsiste par la Pêche, & il y en a fort peu de riches. L'Isle contient plusieurs bourgades, où une multitude de pauvres gens s'est établie, presque tous Pêcheurs.

Il ne seroit pas bien difficile de rendre cette colonie meilleure, Sa Majeste' n'a pour cet effet, qu'à y faire construire des Vaisseaux. Les bois de construction n'y sont point rares : tout le monde s'occuperoit utilement, & l'Etat y gagneroit que nous n'aurions plus besoin des bois que fournissent à grands frais les peuples du Nord de l'Europe. On a éprouvé dans le *Karibou*. (10) Vaisseau construit au Canada, que les bois du Nord de l'Amérique, sont beaucoup plus légers, & par conséquent plus propres pour la marche

(10) *Le* Karibou, *ou* Caribou, *est un animal de l'Amérique Septentrionale, semblable à peu-près au Cerf, dont il a la vitesse & l'agilité : Il porte un bois sur la tête, comme le Cerf, mais différent de celui de cet animal d'Europe; il est couvert de grands poils.*

d'un Vaisseau. C'est par cette raison, que les habitans de la nouvelle Angleterre ont des Navires qui marchent si bien. Nous seroit-il moins possible d'y réussir? On pourroit encore y faire travailler toutes les piéces essentielles à la construction d'un Navire, & on les apporteroit en France numérotées. Les Anglais, plus ingénieux que nous, se servent de cette méthode, & s'en sont bien trouvés. Pourquoi ne les imitons-nous pas? Notre Marine répondroit bien-tôt à la leur, & nous ne les verrions plus si arrogans dans la prospérité. Mais on les laisse abuser de notre foiblesse; & tandis que nous réprimons leur orgueil sur terre, ils s'en vengent sur la mer, en désolant notre commerce. Où est la Marine du regne de LOUIS LE GRAND?

LES ouvrages du déhors de Louisbourg ne sont point inférieurs à ceux du dedans. Une Place de cette importance, bien pourvûë & bien défenduë, auroit fait essuyer aux Anglais, le même affront que devant *Carthagene*.

LA *Batterie Royale* est à environ un quart de lieuë de distance de la

Ville. Cette batterie étoit prémierement de quarante piéces de canons ; mais les embraſures étant trop proches les unes des autres, M. du Queſnel, bien conſeillé, l'avoit fait rebâtir, & réduire à trente, dont vingt-huit ſont de 36. livres de balle, & deux de 18. elle commande la Mer, la Ville & le fond de la Baye.

LA *Batterie de l'Iſle de l'Entrée* défend le Port, & battant à fleur d'eau, ne permet pas qu'il y puiſſe entrer de Bâtiment ſans être coulé à fond. Elle eſt placée vis-à-vis la Tour de la Lanterne, (11) qui eſt de l'autre côté ſur la Grand'terre. Cette Batterie eſt de trente-ſix canons, du calibre de 24 livres de balle.

L'ENTRE'E du Port eſt encore protégée par un Cavalier, nommé *le Cavalier de Maurepas*, qui a douze embraſures ; mais on n'y avoit point mis de canon, ſoit que l'on crût n'en avoir pas de beſoin, ſoit que l'on regardât comme inutile de

(11) *Son nom annonce ſon uſage : Elle eſt deſtinée à éclairer les vaiſſeaux, & l'on y allume un feu tous les ſoirs.*

multiplier ce qui pouvoit aider à une trop prompte consommation de la poudre, dont on craignoit de manquer.

Voila quelles étoient les fortifications de Louisbourg, ausquelles Mr. *de Verville*, Ingénieur habile, avoit commencé de faire travailler; mais, ayant été nommé Ingénieur en Chef à Valenciennes, on mit en sa place des gens qui n'avoient jamais été à la guerre, & qui étoient plus Architectes qu'Ingénieurs. Voyons maintenant quelles en étoient les forces.

Premierement la Garnison étoit composée de huit Compagnies de soixante & dix hommes chacune, y compris, à la vérité, les malades, qui étoient en fort grand nombre.

En second lieu, on fit venir cinq à six cens Miliciens ou Habitans des environs; ce qui, avec ceux de la Ville, pouvoit former treize à quatorze cens hommes.

On auroit pu grossir cette Milice de trois ou quatre cens hommes, qui étoient à *Niganiche* & aux environs: mais on s'y prit trop tard; les passages se trouverent bouchés, lors-

qu'on ſe détermina à les envoyer chercher.

Les munitions de guerre & de bouche y étoient en plus grande quantité qu'on ne l'a publié, ſurtout les dernieres, dont il y avoit une proviſion ſuffiſante pour tenir plus long-tems qu'on ne l'a fait. J'en donnerois la preuve, ſi j'en étois requis. Au reſte, qui empêchoit qu'on n'y eût remédié de longue main? Les munitions de guerre ſont dans le même cas : dès que nous étions depuis long-tems menacés d'un ſiége, il falloit ſe retrancher tout, & vivre comme ſi dès-lors nous euſſions été en diſette. A l'égard de la poudre, il ne la falloit point perdre dans des entrepriſes d'autant plus folles, que quand nous en ſerions venus à bout, elles ne nous ſeroient pas moins devenues funeſtes, puiſqu'elles nous privoient de ce qui pouvoit faire notre conſervation. C'étoit à un Commandant prudent, avant que de rien entreprendre, de ſe livrer à d'utiles réflexions : mais notre Gouverneur étoit le ſeul qui n'en fit point. Malgré céla, nous avions encore de la poudre pour long-tems,

ſi l'on eût ſçu la ménager. On verra, par ce que je vais raconter, de quelle maniere elle étoit prodiguée.

QUOIQUE nous euſſions des troupes réglées, nous n'avions pas ſujet de compter ſur elles. Une certaine avanture, arrivée le vingt-ſept du mois de Décembre, étoit bien propre à diminuer notre confiance, ſi nous en avions euë. Voici ce que c'eſt : Je ne ſçais trop comment la Cour aura pris cette incartade ; mais il eſt certain qu'un tel exemple pourroit être d'une dangéreuſe conſéquence, demeurant impuni. Les Suiſſes qui ſont dans nos Colonies, ne manqueroient point de s'en autoriſer quelquefois.

LA diſcipline militaire & la ſubordination que les Soldats doivent aux Officiers, avoient été ſi mal maintenuës par notre défunt Gouverneur, qu'il en réſulta le plus fâcheux inconvenient. Le jour de la Fête de S. Etienne, lendemain de Noël, les Suiſſes ſe révolterent, & ayant pris les armes, eurent l'inſolence de paroître ſans Officiers, tambours battans, la bayonnéte au bout du fuſil & l'épée à la main. Les Of-

ficiers qui se présenterent pour les retenir, en furent cruellement offensés, jusques-là que ceux qui voulurent avancer sur eux, penserent y perdre la vie, ayant été couchés en jouë ; ce qui seroit infailliblement arrivé, si l'on n'avoit usé de prudence. Les Soldats Français en firent autant, & se mutinerent aussi ; de façon que toute la Ville étoit dans l'allarme, ne sçachant point à quoi aboutiroit cette révolte. La grandeur du péril (car il est assuré qu'ils auroient tout saccagé, s'ils avoient seulement blessé l'un de leurs Officiers ; ils ont eu l'éffronterie de s'en vanter depuis) fit recourir à des voyes de douceur, qui ramenerent ces Mutins : on promit de faire cesser leurs plaintes, qui consistoient à dire que l'on vendoit ce qu'il y avoit de meilleur aux habitans ; il s'agissoit du beurre & du lard que le Roi fournit : Voilà l'objet de la rébellion ; les Mutins ne se plaignoient ni du pain ni d'aucune autre fourniture. (12) Ils pouvoient peut-être

---

(12) *Quelques-uns disent qu'ils se plaignoient aussi des fêves ; mais leur plus grand*

avoir raiſon (13) mais leur démarche n'en méritoit pas moins d'être punie. Ce crime eſt trop intéreſſant pour être oublié. (14) Il eſt à préſumer qu'ils euſſent été châtiés, ſi on l'eût pû en ſûreté; mais leurs Juges n'étoient pas les plus forts. On parvint enfin à leur faire poſer les armes. Il en couta au Roi ſept à huit mille livres. Ces Rébelles ſe prévalant de ce qu'on les appréhendoit, reparurent le lendemain à la porte du Commiſſaire ; & ſous des prétextes

---

grief étoit la moruë pillée à Canceaux, qui leur avoit été promiſe par M. du Queſnel, & que les Officiers s'étoient fait adjuger pour un prix modique & à de longs termes. Il y en a qui ont ſû s'enrichir dans ce commerce.

(13) *Il eſt certain que les Officiers traitoient durement le Soldat, ne lui rendant qu'un compte infidéle de ſa ſolde, & profitant ſouvent de ſon travail : Ce ſont les Soldats qui travaillent aux fortifications, & qui doivent être payés.*

(14) *J'apprens dans le moment, qu'il eſt arrivé des ordres de la Cour, & qu'on va inſtruire le procès des coupables. On les décimera.*

frivoles, d'argent qu'on leur avoit, *disoient-ils*, autrefois retenu ; ils se firent payer tout ce qu'ils voulurent, & rembourser jusqu'à leurs habits. Ainsi finit cette scéne, sans qu'il y eût eu de sang répandu, quoiqu'on l'eût craint.

DES Troupes si peu disciplinées n'étoient guéres capables de nous inspirer de la confiance : aussi ne jugeâmes-nous point à propos de faire des sorties, par la crainte que de telles gens ne se rangeassent du côté de nos ennemis. Si quelque chose peut nous justifier, c'est certainement la sagesse que nous avons montré en cette rencontre. On leur doit, à la vérité, la justice d'avouer qu'elles ont bien fait leur devoir pendant le siége ; mais qui sçait si elles en eussent usé de même, trouvant l'occasion de se soustraire au châtiment d'un crime qui se pardonne rarement ? Pour moi, je décidai qu'il étoit naturel de s'en défier.

LES Ennemis parurent en Mars, 1715.
mois qui a accoutumé d'être très-critique, sous un climat qui semble confondre les Saisons ; car le Printems, si agréable par-tout ailleurs,

y eſt affreux. Mais les Anglais paroiſſoient avoir mis le Ciel dans leurs intérêts. Tant qu'a duré leur expédition, ils ont joui du plus beau tems du monde : c'eſt ce qui a favoriſé leur entrepriſe, dans laquelle il y avoit tout à parier qu'ils échoüeroient, par raport à la ſaiſon. Point de tempêtes, contre l'ordinaire ; les vents même, ſi déchaînés dans ces horribles parages ([15]), au mois de Mars, d'Avril & de Mai, leur ont toujours été favorables ; les brumes ([16]) ſi épaiſſes & ſi fréquentes en ces mois-là, qui expoſent les Navires à ſe briſer contre la terre ſans la voir, s'étoient retirées plutôt que de coutume, pour faire place à un Ciel clair & ſerain : enfin l'ennemi a toujours eu un tems à ſouhait, & auſſi beau qu'il l'ait pu déſirer.

Mars 14. Ce fut le quatorze, que nous vimes les premiers Navires ennemis : ils n'étoient encore que deux, & nous les

---

(15) *On appelle* Parage, *en terme de Marine, une certaine étenduë de Mer.*

(16) Brume, *en terme de Mer, eſt ce qu'on nomme* Brouillard *ſur terre.*

les primes d'abord pour des Vaisseaux Français ; mais nous fumes bien-tôt détrompés, par leur manœuvre. Le nombre en augmentoit de jour à autre, il en arriva jusqu'à la fin de Mai. Ils croiserent long-tems, sans rien tenter. Le rendez-vous général étoit devant notre Isle, où ils arrivoient de tous côtez ; car on avoit armé à l'Acadie, Plaisance, Baston, & dans toute l'Amérique Anglaise. Les secours d'Europe ne vinrent qu'en Juin. C'étoit moins une entréprise formée par la Nation, ou par le Roi, que par les seuls habitans de la nouvelle Angleterre. Ces peuples singuliers ont des Loix & une Police qui leur sont particulieres, & leur Gouverneur tranche du Souverain. Cela est si vrai, que, quoiqu'i y eût guerre déclarée entre les deux Couronnes, il nous la déclara lui de son chef & en son nom, comme s'il avoit fallu qu'il eût autorisé son maître. Sa déclaration portoit, qu'il nous déclaroit la guerre pour lui, & pour tous ses amis & aïliés ; il entendoit parler apparemment des Sauvages qui leur sont soumis, qu'on appelle *Indiens*, & que l'on distingue des Sauvages

qui obéissent à la France. On verra que l'Amiral *Warren* n'avoit rien à commander aux troupes envoyées par le Gouverneur de Baston, & que cet Amiral n'a été que spectateur, quoique ce soit à lui que nous nous soyons rendus. Il nous en avoit fait solliciter. Ce qui marque bien l'indépendance qu'il y avoit entre l'Armée de terre & celle de mer, que l'on nous a toujours distinguées, comme si elles eussent été de différentes Nations. Quelle Monarchie s'est jamais gouvernée de la sorte?

Mai 11. La plus grande partie des Bâtimens de transport étant arrivés dans le commencement de Mai, nous les apperçumes le onze en ordre de bataille, au nombre de quatre-vingt-seize, venant du côté de Canceaux & dirigeant leur route vers la Pointe plate de la Baye de *Gabarus*. Nous ne doutames plus qu'ils n'y fissent leur déscente. C'est alors qu'on vit la nécessité des précautions que nous aurions dû prendre. On y envoya à la hâte un détachement de cent hommes, tirés de la garnison & des Milices, sous le commandement du sieur *Morpain*, Capitaine de Port. Mais

que pouvoit un auſſi foible Corps, contre la multitude que les ennemis débarquoient ! Cela n'aboutit qu'à faire tuer une partie des nôtres. Le ſieur *Morpain* trouva déja près de deux mille hommes débarqués ; il en tua quelques-uns, & ſe retira.

L'ENNEMI s'empare de toute la campagne, & un détachement s'avance juſques auprès de la batterie-Royale. Pour le coup, la frayeur nous ſaiſit tous : on parla dès l'inſtant, d'abandonner cette magnifique batterie, qui auroit été notre plus grande défenſe, ſi l'on eût ſçu en faire uſage. On tint tumultuairement divers Conſeils là-deſſus. Il ſeroit bien difficile de dire les raiſons qui portoient à un auſſi étrange procédé ; ſi ce n'eſt une terreur panique, qui ne nous a plus quitté de tout le Siége. Il n'y avoit pas eu encore un ſeul coup de fuſil tiré ſur cette batterie, que les ennemis ne pouvoient prendre qu'en faiſant leurs approches comme pour la Ville, & l'aſſiégeant, pour ainſi dire, dans les régles. On en a dit ſourdement une raiſon, ſur laquelle je ne ſuis point en état de décider ; je l'ai pourtant entendu aſſurer par

une personne qui étoit dans la batterie; mais mon poste étant en Ville, il y avoit long-tems que je n'étois allé à la batterie-Royale: C'est que ce qui détermina à un abandon si criminel, est qu'il y avoit deux brêches qui n'avoient point été réparées. Si cela est, le crime est encore plus grand, parce que nous avions eu plus de loisir qu'il n'en falloit, pour mettre ordre à tout.

Quoiqu'il en soit, la résolution fut prise de renoncer à ce puissant boulevard, malgré les représentations de quelques gens sages, qui gémissoient de voir commettre une si lourde faute. Ils ne purent se faire écouter. Inutilement remontrerent-ils que ce seroit témoigner notre foiblesse aux ennemis, qui ne manqueroient point de profiter d'une aussi grande étourderie, & qui tourneroient cette même batterie contre nous: que pour faire bonne contenance, & ne point réhausser le courage à l'ennemi, en lui donnant dès le premier jour, une si grande espérance de réussir, il falloit se maintenir dans ce poste important le plus que l'on pourroit: qu'il étoit évident qu'on s'y

conſerveroit plus de quinze jours, & que ce délai pouvoit être employé à retirer tous les canons dans la Ville. On répondit que le Conſeil l'avoit réſolu autrement; ainſi donc, par ordre du Conſeil, on abandonna le 13. 13.
ſans avoir eſſuyé le moindre feu, une batterie de trente piéces de canon, qui avoit couté au Roi des ſommes immenſes. Cet abandon ſe fit avec tant de précipitation, qu'on ne ſe donna pas le tems d'encloüer les canons de la maniere que cela ſe pratique; auſſi les ennemis s'en ſervirent-ils, dès le lendemain. Cependant on ſe flatoit du contraire: je fus ſur le point de gager qu'ils ne tarderoient guéres à nous en battre. On étoit ſi peu à ſoi, qu'avant de ſe retirer de la batterie, le feu prit à un baril de poudre, qui penſa faire ſauter pluſieurs perſonnes, & brûla la robe d'un Religieux Récolet. Ce n'étoit pas de ce moment que l'imprudence caractériſoit nos actions, il y avoit longtems qu'elle s'étoit réfugiée parmi nous.

Ce que j'avois prévu, arriva Dès 14.
le quatorze, les ennemis nous saluerent avec nos propres Canons, dont

ils firent un feu épouventable. Nous leur répondimes de dessus les murs; mais nous ne pouvions leur rendre le mal qu'ils nous faisoient, rasant nos maisons, & foudroyant tout ce qui étoit à leur portée.

TANDIS que les Anglais nous chauffoient de la batterie-Royale, ils établissoient une Plate-forme de Mortiers sur la hauteur de *Rabasse*, proche le *Barachois* (17) du côté de
16. l'Ouest, qui tirerent le seize, jour où a commencé le bombardement. Ils avoient des Mortiers dans toutes les batteries qu'ils éleverent. Les bombes nous ont beaucoup incommodé.

CE même jour on prit une résolution tardive, qui fut d'envoyer à l'Acadie, pour faire venir à notre secours un détachement parti de Quebec, afin de concourir avec nous à l'entreprise sur le Port-Royal. Feu M. du Quesnel, entêté de cette expédition, en avoit donné avis à M. *de Beauharnois*. Ce Gouverneur, plus prudent, voulut avoir là-dessus des

(17) Barachois *est un Lac où la Mer entre.*

ordres de la Cour. On avoit écrit de concert pour en obtenir. M. du Quesnel prit sur lui de commencer l'entreprise, au lieu que M. de Beauharnois attendit tranquillement ce qu'il plairoit à la Cour d'ordonner; cependant comme il falloit être prêt, en cas qu'elle trouvât bon d'approuver cette expédition; le Gouverneur Général du Canada fit partir le Sieur *Marin*, Lieutenant de Compagnie, & deux autres Officiers, avec deux cens-cinquante hommes, tant Sauvages que Français. L'Acadie est en Terre Ferme (18), & dans le même continent que Quebec; mais ce détachement n'avoit pû arriver aussi-tôt que le notre. Nous n'apprimes son arrivée qu'au mois de Mars de cette année.

L'EXPRE's que le Sieur Marin nous avoit envoyé, demanda de sa part des vivres & des munitions de guerre. Il falloit renvoyer le même

---

(18) *On prétend que c'est le plus grand Continent qui soit au monde: On va facilement du Canada à l'Acadie; mais il y a quelques Riviéres & Lacs à traverser. C'est un voyage que font souvent les Canadiens.*

Exprès pour engager cet Officier à nous venir ſecourir ; mais on ne ſongeoit à rien : loin de ſaiſir un parti ſi ſage, on ſe diſpoſa dans le mois d'Avril à ſatisfaire à ſes demandes, en retranchant toutefois les vivres, cet Officier nous ayant fait ſçavoir qu'il en avoit recouvré. Il inſiſta pour de la poudre & des balles ; en lui accordant cet article, nous fimes deux fautes irréparables : La premiere, nous nous privions du ſecours que cet Officier pouvoit nous donner ; au lieu de le mander, comme on l'auroit dû, nous lui faiſions connoître que nous étions aſſez forts pour nous défendre nous-mêmes : La ſeconde, nous diminuions la quantité de nos munitions, déja courtes, ſurtout la poudre. Il y en a eu encore de plus inutilement répanduë.

La neceſſité amene la refléxion. On commença dans le mois de Mai à ſonger à la faute qu'on avoit faite ; alors, ſans penſer qu'il étoit impoſſible que cet Officier pût pénétrer dans la Place, les ennemis bordant la Côte & étant maîtres de la Campagne, on fit partir deux Exprès pour le prier de nous ſecourir. Ces

deux hommes eurent le bonheur de paſſer ; mais il leur fallut faire un ſi grand circuit, qu'ils mirent près d'un mois à ſe rendre. L'Officier Canadien, ayant ſçû d'eux l'extrêmité où nous nous trouvions, aſſembla pluſieurs Sauvages & en augmenta ſon détachement, réſolu de bien faire, s'il parvenoit juſqu'à nous. Après s'être battu en traverſant le Canal, il eut le chagrin d'apprendre qu'il arrivoit trop tard, & que la Place étoit renduë. Ce brave homme n'eut que le tems de ſe jetter dans les bois, avec ſes cinq à ſix cens hommes, pour regagner l'Acadie.

Les ennemis paroiſſoient avoir envie de pouſſer vigoureuſement le Siége. Ils établirent une batterie auprès de la Plaine de *Briſſonnet*, qui
commença à tirer le dix-ſept, & 17.
travaillerent encore à une autre, pour battre directement la Porte Dauphine, entre les maiſons du nommé *la Roche* & *Leſcenne*, Canonier. Ils ne s'en tinrent point à ces batteries, quoiqu'elles nous battiſſent en brêche ; mais ils en dreſſerent de nouvelles pour ſoutenir les premieres. La Plaine marécageuſe du bord de

la Mer, à la Pointe blanche, les incommodoit fort, & empêchoit qu'ils ne pouſſaſſent leurs travaux comme ils l'auroient ſouhaité : pour y rémédier, ils pratiquerent divers boyaux, afin de couper cette Plaine ; étant venus à bout de la deſſécher, ils y firent d'eux batteries, qui ne tirerent que quelques jours après. Il y en avoit une au-deſſus de l'habitation de *Martiſſance*, composée de ſept piéces de canon, priſes en partie de la Batterie Royale & de la Pointe plate où s'étoit fait le débarquement. On la deſtinoit à ruiner le Baſtion Dauphin ; ces deux dernieres batteries ont preſque raſé la Porte Dauphine.

18. Le dix-huit nous vîmes paroître un Navire, avec Pavillon Français, qui cherchoit à donner dans le Port. Il fut reconnu pour être effectivement de notre Nation, & afin de favoriſer ſon entrée, nous fimes un feu continuel ſur la Batterie Royale. Les Anglais ne pouvant réſiſter à la vivacité de notre feu, qui ne diſcontinuoit point, ne purent empêcher ce Navire d'entrer, qu'il leur eut été facile ſans cela de couler à fond.

Ce petit rafraichiſſement nous fit plaiſir ; c'étoit un Navire Baſque ; il nous en étoit venu un autre dans le courant d'Avril.

Nous n'eumes pas le même bonheur pour un Navire de Granville, qui ſe préſenta auſſi pour entrer, quelques jours après ; mais qui ayant été pourſuivi, fut contraint de s'échouer, & ſe battit long-tems. Celui qui le commandoit, nommé *Daguenet*, étoit un brave homme, lequel ne ſe rendit qu'à la derniere extrêmité, & après avoir été accablé par le nombre. Il avoit tranſporté tous ſes Canons d'un même côté, & en fit un feu ſi terrible, que les ennemis n'eurent pas bon marché de lui. Il fallut armer preſque toutes leurs Chaloupes pour le prendre. Nous avons ſçu de ce Capitaine, qu'il avoit rencontré *le Vigilant*, & que c'étoit de ce malheureux Vaiſſeau, qu'il avoit apris que l'Isle-Royale étoit bloquée. Cette circonſtance importe au récit que je vais faire.

Vous êtes perſuadés, en France, que la priſe de ce Vaiſſeau de guerre a occaſionné la notre, cela eſt vrai en quelque ſorte ; mais nous euſſions

pu nous ſoutenir ſans lui, ſi nous n'avions pas entaſſé fautes ſur fautes, ainſi que vous avez dû vous en appercevoir juſqu'à préſent. Il eſt vrai que, graces à nos imprudences, lorſque ce puiſſant ſecours nous arrivoit, nous commencions à être ſans eſpérance. S'il fût entré, comme il le pouvoit, nous ſerions encore dans nos biens, & les Anglais euſſent été forcés de ſe retirer.

28. ou 29. Le *Vigilant* parut le vingt-huit ou le vingt-neuf de Mai, à environ une lieuë & demie de diſtance de *Santurye*. Le vent étoit pour lors Nord-Eſt, & par conſéquent bon pour entrer. Il laiſſoit la Flotte Anglaiſe à deux lieues & demie ſous le vent. Rien ne pouvoit donc l'empêcher d'entrer; & c'eſt par la plus grande de toutes les fatalités qu'il eſt devenu la proye de nos Vainqueurs. Témoins de ſa manœuvre, il n'étoit perſonne de nous qui ne donnât des malédictions à une manœuvre ſi mal concertée & ſi imprudente.

Ce Vaiſſeau, commandé par M. *de la Maiſonfort*, au lieu de ſuivre ſa route, ou d'envoyer ſa chaloupe à terre pour prendre langue, ainſi

que

que le requéroit la prudence, s'amusa à poursuivre un Corsaire monté en Senault (19) qu'il rencontra malheureusement sous la terre. Ce Corsaire, que commandoit un nommé *Brousse*, manœuvre d'une autre maniere que le Vaisseau Français, il se battit toujours en retraite, forçant de voiles, & attirant son ennemi vers l'Escadre Angloise ; ce qui lui réussit : car le Vigilant se trouva tellement engagé, qu'il ne lui fut plus possible de se sauver, quand on eut vu le danger. Deux Frégates (20) l'attaquerent d'abord : M. de la Maisonfort leur répondit par un feu très-vif, qui en mit bien-tôt une hors de combat ; elle fut dématée de son grand mât, désemparée de toutes ses manœuvres, & contrainte de se retirer. Mais il vint cinq autres Frégates qui chaufferent le Vigilant de toutes parts ; le combat que nous voyons à découvert, dura depuis cinq heures du soir jusqu'à dix. Enfin il

(19) *Navire à deux mâts.*

(20) *La Frégate est un vaisseau léger, qui marche bien, & propre pour la course.*

fallut céder à la force, & se rendre. Les ennemis ont beaucoup perdu dans ce combat, & le Commandant Français eut quatre-vingts hommes tués ou blessés ; le Vaisseau n'a été que fort peu endommagé.

On doit dire, à la gloire de M. de la Maisonfort, qu'il a fait preuve d'une extrême valeur dans ce combat ; mais il auroit mieux valu qu'il eût suivi sa destination : c'étoit tout ce que les intérêts du Roi exigeoient. Le Ministre ne l'envoyoit pas pour donner la chasse à aucun Vaisseau ennemi : chargé de munitions de guerre & de bouche, son Vaisseau étoit uniquement destiné à ravitailler notre malheureuse Place, qui n'auroit jamais été en effet emportée, si nous eussions pû recevoir un si grand secours ; mais nous étions des victimes dévouées à la colere du Ciel, qui a voulu faire servir contre nous jusqu'à nos propres forces. Nous avons sçu des Anglais, depuis notre reddition, qu'ils commençoient à manquer de munitions de guerre, & que la poudre étoit encore plus rare dans leur armée que parmi nous. Ils avoient

même tenu quelques Conseils pour lever le siége. La poudre trouvée dans le Vigilant fit bien-tôt évanouir cette idée ; nous nous apperçûmes que leur feu avoit depuis beaucoup augmenté.

Je sçai que le Commandant de cet infortuné Vaisseau dira, pour se justifier, qu'il étoit important pour lui d'enlever le Corsaire, afin de se régler sur les nouvelles qu'il en auroit appris. Mais cela ne l'excuse point ; il sçavoit que Louisbourg étoit bloqué, c'en étoit assez : qu'avoit-il besoin d'en sçavoir davantage ? S'il craignoit que les Anglais n'eussent été maîtres de la Place, il étoit aisé de s'en instruire, en envoyant son canot ou sa chaloupe, & sacrifiant quelques hommes pour sa sûreté ; la batterie Royale ne devoit point l'inquiéter, nous en aurions agi comme avec le Navire Basque, dont nous facilitâmes l'entrée par un feu excessif. La perte d'un secours si considérable ralentit le courage de ceux qui avoient le plus conservé de fermeté : il n'étoit pas difficile de juger que nous serions contraints d'implorer la clémence des

Anglais, & plusieurs personnes furent d'avis qu'il falloit dès-lors demander à capituler. Nous avons cependant tenu un mois au-delà; c'est plus qu'on n'auroit pu exiger dans l'abattement où venoit de nous jetter un si triste spectacle.

L'Ennemi s'occupa à nous canoner & à nous bombarder tout le reste du mois, sans faire des progrès bien sensibles, & qui lui pussent donner de l'espoir. Comme il ne nous attaquoit point dans les formes; qu'il n'avoit pratiqué aucuns retranchemens pour se couvrir, il n'osoit s'aprocher de trop près; tous nos coups portoient, au lieu que la plûpart des siens étoient perdus: aussi ne tirions-nous que lorsque nous le jugions nécessaire. Il tiroit, lui, plus de cinq à six cens coups de canon par jour, contre nous vingt; à la vérité, le peu de poudre que nous avions, obligeoit à n'en user que sobrement. La mousqueterie étoit peu d'usage.

J'ai oublié de dire que, dès les premiers jours du siége, les ennemis nous avoient fait sommer de nous rendre; mais nous répondîmes selon

ce que le devoir nous préſcrivoit : l'Officier, député pour nous en faire la propoſition, voyant que nous rejettions ſes offres, propoſa de faire ſortir les Dames, avec aſſurance qu'elles ne ſeroient point inſultées, & qu'on les feroit garder dans les maiſons qui ſubſiſtoient encore en petit nombre ; car l'ennemi, en débarquant, avoit preſque tout brûlé ou détruit dans la campagne. Nous remerciâmes cet Officier, parce que nos femmes & nos enfans étoient sûrement dans les logemens que nous leur avions faits. On avoit mis ſur les caſemates de longues piéces de bois, placées en biais, qui, en amortiſſant le coup de la bombe, la rejettent, & empêchent l'effet de ſon poids. C'eſt là-deſſous que nous les avions enterrés.

Au commencement de Juin, les Aſſiégeans parurent reprendre une nouvelle vigueur ; n'étant pas contens du peu de ſuccès qu'ils avoient eu juſques-là, ils s'attacherent à d'autres entrepriſes, & voulurent eſſayer de nous attaquer par le côté de la mer. Pour réuſſir, ils tenterent de nous ſurprendre la batterie de Juin.

l'entrée : un Détachement d'environ cinq cens hommes s'y étant transf-
6. au 7 porté pendant la nuit du six au sept, fut taillé en piéces par le sieur *Dail-lebourt*, Capitaine de Compagnie, qui y commandoit, & qui tira sur eux à mitraille ; plus de trois cens resterent sur la place, & il n'y eut de sauvés que ceux qui demanderent quartier, les blessés furent transferés dans nos hôpitaux. Nous fîmes en cette occasion cent dix-neuf prisonniers, & n'eûmes que trois hommes de tués ou blessés ; mais nous perdîmes un Canonier, qui fut fort regretté.

Cet avantage nous releva tant soit peu le cœur ; nous n'avions encore point fait de sortie, faute de monde : car, comme je l'ai observé, nous ne comptions du tout point sur les troupes réglées, par la raison que j'en ai dite ; il fut pourtant arrêté qu'on en feroit une, en quoi il y avoit nécessité urgente. Voulant à quel prix que ce fût s'emparer de la batterie de l'entrée, les Assaillans commençoient à construire un Fort vis-à-vis cette batterie pour la dominer. On choisit cent hommes bien

résolus, afin de les aller débusquer: le sieur *Kol*, Suisse & habitant, en prit le commandement, ayant avec lui le sieur *Beaubassin*, Officier retiré du service. Cette sortie ne pouvoit échoüer entre les mains de ces deux braves gens, aussi fut-elle conduite avec toute la prudence & la bravoure imaginables. Ils allerent faire leur descente à la Riviere de *Miré*, où ils s'arrêterent quelque tems, envoyant à la découverte vers *Lorembeck*, Bourg à trois ou quatre lieuës de la Ville, encore entier : on leur rapporta que l'on voyoit environ trois cens hommes. Ils marcherent à eux ; mais les ennemis les voyant approcher brûlerent Lorembeck, & se retirerent au fonds d'un Barachois, sur l'habitation du sieur *Boucher*, Ingénieur ; quoiqu'ils s'y fussent retranchés, nos gens s'étant renforcés de trente Sauvages trouvés à Miré, les attaquerent, & leur mirent deux cens trente hommes hors de combat, dont il y en eut cent cinquante de tués & quatre-vingts de blessés. Cet échec eût été poussé plus loin, si la poudre n'eût point manqué ; d'ailleurs le nombre

des ennemis augmentoit ſans ceſſe ; il fallut faire retraite. Les Sauvages retournerent ſe poſter au-deſſus de la Riviere.

Ces Sauvages ſont très-courageux & remplis d'amitié pour les Français : autant ils nous aiment, autant haiſſent-ils les Anglais, auſquels ils ne font nul quartier. Il leur ſera impoſſible de les dompter : ainſi la France, ſi elle veut jamais ravoir notre Colonie par la force, trouvera conſtamment en eux des ſecours d'autant meilleurs, que ces gens-là ſont intrépides. Leur naturel eſt d'être bons ; mais ils n'en ſont pas moins dangéreux, quand on les irrite. Pleins d'animoſité contre l'Anglais, dont ils abhorrent la férocité, ils en détruiſent autant qu'il leur en tombe entre les mains : leur acharnement contre cette Nation eſt ſi grand, qu'il s'étend juſqu'aux Sauvages qui leur ſont alliés ; nous leur avons entendu dire qu'ils tueroient autant d'Anglais qu'il en oſeroit ſe riſquer dans le bois. Notre malheur eſt de n'avoir pas eu de ces Sauvages, qui nous auroient mis en état de faire de fré-

quentes ſorties ; ou plutôt cela doit être rangé au nombre des fautes que nous avons faites, parce qu'il nous eût été très-facile d'en raſſembler tel nombre que nous euſſions voulu ; mais il auroit fallu s'en pourvoir avant l'arrivée des Anglais, ou avant le commencement du ſiége. L'excuſe de nos Commandans n'eſt donc point recevable, de dire qu'une des cauſes de la reddition eſt de n'avoir pas eu aſſez de monde, pour faire des ſorties, & déloger l'ennemi à meſure qu'il faiſoit de nouveaux ouvrages ; c'eſt ce qui avoit dépendu d'eux : quelqu'un en donna le conſeil, mais on n'étoit point écouté.

Il arriva dans l'action précédente, une choſe qui mérite d'être racontée, & qui fait voir le courage des Sauvages qui nous ſont attachez. Un d'entr'eux nommé *Petit-Jean*, reçut un coup de fuſil dans la poitrine. Ses camarades le croyant mort, l'enterrerent ſous des broſſailles, n'ayant pas eu le tems de lui faire une foſſe. Ce pauvre garçon les rejoignit au bout de trois jours, dans l'endroit où ils s'étoient retirés, au deſſus de la riviere de Miré, & ſurprit fort des

gens qui n'avoient pas lieu de le croire vivant. Ces Sauvages ſont d'une vigueur étonnante, endurcis à la fatigue, exceſſivement ſobres, & demeurant volontiers pluſieurs jours ſans manger. S'ils ſe rencontrent à la chaſſe avec un Français, & qu'ils n'ayent que peu de vivres, ils s'en privent, en lui diſant qu'il les faut garder pour lui, qui ne ſçauroit faire diétte auſſi long-tems qu'eux. Ce trait exprime bien la bonté de leur caractere. Ce n'eſt pas leur faute, s'ils ne nous ont rendus que de médiocres ſervices durant le Siége. On ne les avoit point avertis, avant que les paſſages fuſſent fermés; ils n'ont donc pu nous prêter l'appui que nous en aurions dû eſpérer. Réfugiés dans les bois, ils ont pluſieurs fois cherché à pénétrer dans la Ville. Quelques Anglais qui ont eu la témérité de s'écarter, en ont été maſſacrés; & vingt à vingt-cinq Sauvages en tuerent pluſieurs à Gabarus, ſur l'habitation du ſieur *Rondeau*, Tréſorier de la Marine, qui vouloit faire du bois pour le ſervice de la Flotte ennemie. Les Anglais les craignent ſi fort, que pour ſe garantir de leurs ſurpriſes, ils ont

brûlé tous les bois qui étoient aux environs de Louisbourg.

Le ſieur Kol étant de retour, rendit compte de ſon expédition, & ſur le récit qu'il fit de la maniere dont les Sauvages l'avoient ſecondé, on délibera de leur envoyer ſur le champ des munitions de guerre, tant pour eux que pour quelques autres Sauvages qu'on s'imaginoit devoir venir du côté de l'Acadie. Il fut donc expédié une chaloupe chargée de cinq barils de poudre, & de trente quintaux de balles, que l'on conduiſit dans le bois, ſur un Iſlot de la riviere de Miré, & trois hommes y demeurerent pour garder ces munitions: mais nous n'avons point oüi parler de ces Sauvages. C'étoit encore-là une de ces fautes qui nous étoient ſi familieres. On ſe plaignoit, il y avoit long-tems, que nous manquions de poudre: cependant nous nous en privions, dès qu'il ſe préſentoit le moindre prétexte, & ſur de pures incertitudes. Rien n'eſt plus capable de montrer à quel point la tête nous avoit tourné. Qu'euſſent pu faire alors ces Sauvages quand ils ſeroient venus? L'ennemi ne balançoit plus

ſur ſa deſtinée & la notre: depuis la priſe du Vigilant, il devoit être convaincu que nous ne pouvions lui échaper, & ce Vaiſſeau en nous réduiſant à l'extrêmité, l'avoit mis dans une ſituation à lui faire tout attendre de ſon entrépriſe.

15. POUR ſur croit d'infortune, il arrive aux Anglais le 15. une Eſcadre de ſix Vaiſſeaux de guerre, venant de Londres. Ces Vaiſſeaux croiſerent devant la Ville, avec les Frégattes, ſans tirer un ſeul coup. Mais nous avons ſçu depuis que, ſi nous euſſions tardé à capituler, tous les Vaiſſeaux ſe ſeroient emboſſés, (21) & nous auroient fait eſſuyer le feu le plus vif. Leurs diſpoſitions n'ont point été ignorées, je rapporterai l'ordre qu'ils devoient tenir.

18. & 19. LES ennemis ne s'étoient encore point aviſés de tirer à boulets rouges; ils le firent le dix-huit & le dix-neuf, avec un ſuccès qui auroit été plus grand, ſans le prompt ſecours qui y fut

(21) Emboſſer, *terme de Marine, qui ſignifie* Amarrer; *ainſi un Navire emboſſé, eſt un Navire ſur ſes amarres & à l'ancre.*

fut apporté. Le feu prit à trois ou quatre maiſons, mais on l'eut bientôt éteint. La promptitude en ces ſortes d'occaſions, eſt la ſeule reſſource que l'on puiſſe avoir.

L'ARRIVE'E de l'Eſcadre étoit, ſans doute, l'objet de ce nouveau ſalut de la part de l'Armée de terre; ſon Général qui vouloit avoir l'honneur de notre conquête, étant bien aiſé de nous forcer à nous ſoumettre, avant que l'Eſcadre ſe fût miſe en devoir de nous y contraindre.

L'AMIRAL de ſon côté ſongeoit à ſe procurer l'honneur de nous reduire. Un Officier vint pour cet effet, le vingt-un, nous propoſer de ſa part, 21
que ſi nous avions à nous rendre, il ſeroit plus convenable de le faire à lui, qui auroit des égards que nous ne trouverions peut-être pas dans le Commandant de terre. Tout cela marquoit peu d'intelligence entre les deux Généraux, & vérifie aſſés la remarque que j'ai ci-devant faite : on n'eut jamais dit en effet, que ces troupes fuſſent de la même Nation & ſous l'obéiſſance du même Prince. Les Anglais ſont les ſeuls peuples capables de ces biſarreries, qui ſont cependant

partie de cette précieuse liberté dont ils se montrent si jaloux.

Nous répondimes à l'Officier, par qui l'Amiral Warren nous avoit fait donner cet avis, que nous n'avions point de réponse à lui faire, & que quand nous en serions à cette extrémité, nous verrions le parti qu'il conviendroit d'embrasser. Cette fanfaronade eût fait rire quiconque auroit été témoin de notre embarras en particulier : il ne pouvoit être plus grand : cet Officier dût s'en appercevoir, malgré la bonne contenance que nous affections. Il est difficile que le visage ne décéle les mouvemens du cœur. Les Conseils étoient plus fréquens que jamais, mais non plus salutaires ; on s'assembloit sans trop sçavoir pourquoi, aussi ne sçavoit-on que résoudre. J'ai souvent ri de ces assemblées, où il ne se passoit rien que de ridicule & qui n'annonçât le trouble & l'indécision. Le soin de notre défense n'étoit plus ce qui occupoit. Si les Anglais eussent sçu profiter de notre épouvante, il y auroit eu long-tems qu'ils nous auroient emportés, l'épée à la main. Mais il faut convenir à leur louange, qu'ils

avoient autant de peur que nous. Cela m'a plusieurs fois rappellé la fable du Liévre & des Grenouilles.

Le but de nos fréquens Conseils étoit de dresser des articles de capitulation. On y employa jusqu'au vingt-sept, que le sieur Lopinot, Officier, sortit pour les porter au Commandant de terre. L'on se flatoit de les lui faire mieux goûter qu'à l'Amiral. Mais ils étoient si extraordinaires, que malgré l'envie que ce Général avoit de nous voir rendre à lui, il se donna à peine la patience de les écouter. Je me souviens que nous demandions par un article, cinq piéces de canon, & deux mortiers de fonte. De pareilles propositions ne quadroient guéres avec notre situation.

Afin de réussir d'un côté ou d'autre, on envoya proposer les mêmes conditions à l'Amiral. Cette négociation avoit été confiée au sieur *Bonnaventure*, Capitaine de Compagnie, qui s'intrigua beaucoup auprès de M. Warren, & qui, quoique la plûpart de nos articles fussent rejettez, en obtint pourtant d'assés honorables. On arrêta donc la capitulation telle que les nouvelles publiques l'ont ra-

portée. Elle nous fut annoncée par deux coups de canon tirés à bord de l'Amiral, ainsi qu'on en avoit donné l'ordre au sieur *Bonnaventure*. A cette nouvelle, nous reprimes un peu de tranquillité ; car nous avions sujet d'appréhender le sort le plus triste. Nou scraignions à tout moment, que les ennemis, sortant de leur aveuglement, ne se présentassent pour nous enlever d'assaut. Tout les y convioit: il y avoit deux brêches de la longueur d'environ cinquante pieds chacune, l'une à la porte Dauphine, & l'autre à l'Eperon, qui est vis-à-vis. Ils nous ont dit depuis que la résolution en avoit été prise, & l'exécution renvoyée au lendemain. Les Navires devoient les favoriser, & s'embosser de la maniere suivante.

QUATRE Vaisseaux & quatre Frégattes étoient destinés pour le bastion Dauphin : un égal nombre de Vaisseaux & de Frégattes, parmi lesquels étoit le Vigilant, devoit attaquer la piéce de la Grave : & trois autres Vaisseaux & autant de Frégattes, avoient ordre de s'attacher à l'Isle de l'entrée. Nous n'eussions jamis pû répondre au feu de tous ces Vaisseaux,

& défendre en même tems nos brêches; de façon qu'il auroit fallu succomber, quelques efforts que nous eussions pû faire, & nous voir réduits à recourir à la clémence d'un vainqueur, de la générosité duquel il y avoit à se défier. L'Armée de terre n'étoit composée que de gens ramassés, sans subordination ni discipline; qui nous auroient fait éprouver tout ce que l'insolence & la rage ont de plus furieux. La capitulation n'a point empêché qu'ils ne nous ayent bien fait du mal.

C'est donc par une protection visible de la Providence, que nous avons prévenu une journée qui nous auroit été si funeste. Ce qui nous y a le plus déterminé, est le peu de poudre qui nous restoit: je puis assurer que nous n'en avions pas pour faire trois décharges. C'est ici le point critique, & sur lequel on cherche le plus à en imposer au public mal instruit: on voudroit lui persuader qu'il nous en restoit encore vingt milliers. Fausseté insigne! Je n'ai aucun intérêt à déguiser la vérité; l'on doit d'autant plus m'en croire, que je ne prétens pas par-là justifier

entierement nos Officiers. S'ils n'ont point capitulé trop tôt, ils avoient commis aſſez d'autres fautes, pour ne les pas laver du blâme qu'ils ont encouru. Il eſt conſtant que nous n'avions plus que trente-ſept barils de poudre, à cent livres chacun : voilà ce qui eſt véritable, & non pas tout ce qu'on raconte de contraire. Nous n'en trouvions même d'abord que trente-cinq ; mais les recherches qu'on fit nous en procurerent deux autres, cachés apparemment par les Canoniers, qu'on ſçait être partout accoutumés à ce larcin.

Les articles de la capitulation accordés par le Chef d'Eſcadre Warren, portoient en ſubſtance : Que la Garniſon ſortiroit avec armes & drapeaux qui ſeroient remis enſuite, pour être reſtitués aux troupes après leur arrivée en France : Que ſi nos propres Vaiſſeaux ne ſuffiſoient pas pour tranſporter nos perſonnes & effets, qu'il en ſeroit fourni de la part des Anglais, ainſi que les proviſions néceſſaires pour le voyage : Que tous les Officiers à Brevet de la garniſon & les habitans de la Ville pourroient demeurer

dans leurs Maiſons, & joüir du libre exercice de leur Religion, ſans qu'il fût permis de les moleſter, juſqu'à ce qu'ils puſſent être tranſportés: Que les Bas-Officiers & les Soldats ſeroient mis, immédiatement après la reddition de la Ville & de la Forteresse, à bord de quelques Vaiſſeaux de S. M. Brit. juſqu'à ce qu'ils fuſſent pareillement tranſportés en France : qu'on auroit le même ſoin de nos malades & bleſſés, que de ceux des ennemis : que le Commandant de la garniſon auroit la liberté de faire ſortir deux chariots couverts, qui ne ſeroient viſités que par un Officier ſeulement, pour voir s'il n'y avoit aucune munition de guerre : Que ſi quelques perſonnes de la Ville ou de la Garniſon, ne vouloient point être vûës des Anglais, il leur ſeroit permis de ſortir maſquées.

Ces conditions étoient aſſurement favorables, & plus que nous n'aurions dû nous le promettre de l'état fâcheux où nous étions réduits. Rien n'eſt plus propre à prouver que les ennemis n'étoient encore point guéris de leur crainte. Ils redoutoient

nos fortifications, & avoient en cela plus de raison qu'il n'en faut pour les excuser. Leur tort est de n'avoir pas sçu pénétrer le manque de nos munitions de guerre. C'est ce qu'un ennemi habile & expérimenté auroit bien-tôt eu découvert.

Il y avoit quelques autres articles, qui furent ajoutés par M. Warren; sçavoir, que la reddition & l'exécution de chaque partie des choses ci-dessus mentionnées, seroient faites & accomplies aussi-tôt qu'il seroit possible : Que pour sureté de leur exécution, la batterie de l'Isle, ou l'une des batteries de la Ville, seroit délivrée avec toute l'artillerie & les munitions de guerre, aux troupes de S. Maj. Brit. avant six heures du soir : Que les Vaisseaux qui étoient devant le Port auroient la liberté d'y entrer, immédiatement après, & lorsque le Commandant en chef le jugeroit à propos : Qu'aucun des Officiers, Soldats, ou habitans de Louisbourg, sujets du Roi de France, ne pourroient prendre les armes contre l'Angleterre ou aucun de ses alliés pendant un an, à compter du jour de la signature de la capitula-

tion : Enfin, que tous les Sujets de S. M. Brit. détenus priſonniers dans la Ville ou dans l'Isle, ſeroient délivrés.

En conſéquence de cette capitulation, ſignée *P. Warren* & *Guillaume Peppereil*, les Vaiſſeaux de guerre, ceux de charge & de tranſport entrerent dans le Havre de Louisbourg, le vingt-neuf. 29.
Nous n'avons que lieu de nous louer des manieres polies & engageantes de l'Amiral, qui a ſçu contenir les troupes qui lui étoient ſoumiſes, & qui a eu pour nous toutes les attentions que l'on doit attendre d'un ennemi généreux & compatiſſant. M. Warren eſt un jeune homme d'environ trente-cinq ans, d'une très-jolie figure, & rempli des plus nobles ſentimens. Il n'a cherché qu'à nous faire plaiſir en tout, nous en avons eu la preuve à notre départ; il nous falloit un Chirurgien ſur le *Linceſton*, Vaiſſeau qui nous a amené à Rochefort, & il nous accorda obligeamment celui du Vigilant.

Mais nous avons beaucoup à nous plaindre du Commandant de terre, qui n'ayant pas pour nous les mêmes

égards, nous a laiſſé piller par ſes troupes, contre la foi dûë à notre capitulation, & la ſureté publique. Que pouvions-nous eſperer d'un homme, que l'on dit être fils d'un cordonnier de Baſton? le Gouverneur, dont il étoit le favori, l'avoit gratifié de ce Commandement, au préjudice des plus honnêtes gens, qui en ont hautement murmuré. Les Officiers des Vaiſſeaux de guerre n'avoient pour lui qu'un mépris éclatant: ceux qui ſervoient ſous ſes ordres, ne le reſpectoient pas davantage. Pour nous punir de ne nous être point rendus à lui, il n'a ceſſé de nous perſécuter: nous ne pouvons que lui imputer tout le mal qui nous a été fait. On lui a toujours porté d'inutiles plaintes contre ſes gens, qui, dès que l'entrée de la Ville leur a été libre, ſe jetterent dans nos Maiſons, & y ont pris tout ce qui les accommodoit. Notre ſort n'a guéres été différent d'une Ville abandonnée au pillage.

Un autre grief contre nos Vainqueurs. Il étoit ſtipulé par un des articles de la capitulation, que nous nous ſervirions de nos propres Vaiſ-

ſeaux pour nous tranſporter en France, avec nos effets, & que s'ils ne ſuffiſoient pas, l'ennemi nous en fourniroit, ainſi que des proviſions pour faire le voyage; mais, par la plus criante de toutes les injuſtices, on nous a refuſé les Navires qui ſe trouvoient dans le Port, ſous prétexte qu'ils apartenoient à des Négocians de France, comme ſi nous n'avions pas traité pour tout ce qui étoit dans la Place. Ce qu'il y eut de plus mortifiant, on avoit eu la malignité de nous laiſſer mettre ces Navires en état de naviger, & ce ne fut qu'à la veille de faire voile, qu'on s'aviſa de nous chicanner auſſi indignement. Sur ce beau prétexte, qui n'étoit au fond que la loi du plus fort, on ſe ſaiſit des cargaiſons de quelques-uns de ces mêmes Navires, où nous aurions trouvé des vivres pour nous nourrir pendant la traverſée, au lieu que l'on nous a preſque fait mourir de faim. Les Capitaines ont été contraints de racheter leurs Navires.

CET étrange procédé, que la Cour de France eſt intéreſſée à vanger, fait voir combien il faut peu compter ſur la parole d'un ennemi comme

l'Anglais, ſur tout en ces Pays éloignés, où l'honneur eſt au rang des choſes inconnuës. En voici une autre preuve. Il y avoit eu une capitulation à Canceaux, par laquelle le ſieur *Braſtrik*, Officier qui y commandoit, ne pouvoit ſervir que dans le mois de Juin; cependant cet Officier a oſé prendre les armes dès le mois de Mai. Si la Cour faiſoit bien, elle uſeroit de repréſailles, & employeroit nos troupes dès-à-préſent, à moins que la Cour d'Angleterre ne lui faſſe raiſon d'un attentat aux loix Militaires reçûës parmi toutes les Nations Policées.

Telle eſt la déſcription du Siége de Louisbourg, qui n'auroit pas duré ſi long-tems, malgré nos fortifications, ſi nous euſſions été attaqués par des ennemis plus inſtruits dans l'Art de la guerre. On ne peut rien reprocher aux habitans, qui ont fait le ſervice avec autant d'exatitude que les troupes mêmes, & ſur qui ont roulé les plus grandes fatigues. On ſe défioit des ſoldats, (22) ainſi il falloit

(22) *Un Soldat Français a été pendu durant le ſiége, pour avoir voulu nous trahir;*

loit que l'habitant ſe chargeât de ce qu'il y avoit de plus périlleux. Des enfans de dix & douze ans avoient pris les armes, & on les a vû ſur le rempart s'expoſer avec un courage au-deſſus de leur âge. Notre perte ne s'eſt guéres montée qu'à cent trente hommes, & il eſt ſûr que celle des Anglais va à plus de 2 mille. Mais leurs forces étoient ſi conſidérables, que cette perte a été médiocre pour eux. Ils avoient plus de huit à neuf mille hom. de débarquement. Nous leur euſſions fait plus de mal, ſi nous avions pû faire des ſorties ; j'ai dit les raiſons qui nous en ont empêché. Les bombes & les boulets des ennemis avoient mis notre pauvre Ville dans une affreuſe déſolation : la plûpart de nos maiſons étoient raſées, & nous avions été obligés de retirer les farines du Magazin Général, pour les expoſer à l'air dans le jardin du Roi ; nous appréhendions que l'ennemi ne les brûlât, la plus grande

On le trouva nanti d'une lettre qu'il portoit au Général Anglais de la part d'un priſonnier.

partie des bombes tombant ſur ce Magazin. Il faut qu'il nous en ait été jetté plus de trois mille cinq cens. Je ne ſçais pas au juſte combien il nous reſtoit encore de farines, mais je ſçais qu'il y en avoit une grande quantité, & d'autres vivres à proportion. Mais cela ne pouvoit remplacer les munitions de guerre, qui manquoient abſolument. Nous n'avions plus de bombes, & quand nous en aurions eu, elles euſſent été entierement inutiles, puiſque nos mortiers étoient crevés, après en avoir tiré quelques coups. Nous avons eu tous les malheurs enſemble.

L'ENNEMI a tout fait embarquer, & n'a jamais voulu permettre qu'aucun habitant demeurât dans l'Iſle. Il en auroit chaſſé juſqu'aux Sauvages, ſi cela eût été en ſon pouvoir. Cette conduſte prouve qu'il a envie de s'y conſerver : mais, ſi l'on parvient à prendre l'Acadie, je ne fais nulle difficulté qu'on vienne a bout de lui enlever l'Iſle-Royale. Il paroit que la Cour d'Angleterre y fait paſſer de grandes forces; ce qui doit réveiller l'attention de la Cour de France, & l'engager à augmenter les ſiennes

par mer, afin de s'oppoſer au projet qu'ont formé les ennemis ſur le Canada. Ils nous ont aſſurés, en partant, qu'ils en ſeroient maîtres l'année prochaine. Nous devons faire enſorte qu'ils n'ayent pas le même ſuccès dans cette entrepriſe, qui acheveroit de porter les derniers coups à notre commerce. Seroit-il poſſible qu'il eſſuiât de ſi grands revers ſous l'invincible LOUIS XV. Et que tandis qu'un ſi vaillant Monarque fait trembler les Puiſſances qui oſent lui réſiſter, il ſouffre que ſes ſujets des colonies ſoient expoſés à la violence de ſes ennemis, & les ſeuls qui ſuccombent ſous la fatalité des Armes? Sommes-nous moins ſes ſujets? Nous ſerions bien fâchés de dépendre de toute autre Puiſſance.

Je finirai ce triſte & malheureux récit qui m'arrache des larmes, par dire que la Cour doit étendre ſa charité ſur un nombre infini de miſérables, qui vont mourir de faim en France, ſi on ne les ſecoure. Nous autres habitans de la Ville, nous avons encore conſervé quelque choſe des débris d'une fortune aſſés mince, à la faveur de la capitulation, quoique

mal exécutée : mais les habitans de la campagne ont tout perdu, comme ayant été exposés à la premiere fougue des ennemis. J'ai vû de nombreuses familles (car il n'est guéres de Pays au monde, où l'on peuple tant que dans nos colonies Septentrionales) s'embarquer sans avoir de quoi se couvrir, & arracher de la compassion aux Anglais mêmes. J'en ai secouru autant que mes faucultés me l'ont permis, & plusieurs personnes ont imité mon exemple. La Cour ne laissera point périr des gens dont les fidélité a fait le malheur.

Notre Commandant, Mr. du Chambon, en a très-bien agi après la réduction de la Place. Il nous a protegé de toutes ses forces contre l'insolence de partie de nos vainqueurs, & il ne vouloit quitter la colonie que le dernier; mais les Anglais l'ont forcé de s'embarquer. Il a laissé un Officier pour le représenter, & avoir soin qu'on rendît aux habitans tout ce qu'ils avoient droit d'emporter, en vertu de la capitulation.

Voila, mon cher ami, une relation détaillée de cette malheureuse affaire d'ont on parle si diversement.

Je vous puis proteſter que je n'ai rien tû de tout ce qui a pu venir à ma connoiſſance, que je m'y ſuis inviolablement aſtraint à dire la vérité, ſans deſſein d'offenſer perſonne, par eſprit de vengeance, ni autrement. Le même motif m'oblige à rendre au Miniſtre la juſtice qui lui eſt dûë. J'entens qu'on lui attribuë en partie le déſaſtre de notre colonie, comme s'il pouvoit être reſponſable des fautes de ceux à qui il en avoit confié le ſoin. Si vous êtes dans cette erreur populaire, le détail dans lequel je ſuis entré eſt capable de vous en tirer. Peut-on en effet, ſe livrer à des idées ſi peu conformes à la prévoyance de ce GRAND MINISTRE, à qui la marine doit beaucoup, & à qui elle devroit encore davantage, s'il étoit le maître de lui reſtituer ſon ancien luſtre? Il faut être peu au fait de ce qui ſe paſſe, pour donner dans ce travers. Faites qu'on l'écoute, qu'il ſoit le ſeul de qui dépende le nerf de ce puiſſant ſoutien de notre gloire & de notre ſplendeur, qu'on lui accorde des ſommes ſuffiſantes, pour conſtruire autant de Vaiſſeaux qu'il nous en faudroit, & qu'on ne regarde pas en

+comme Cour, + un objet indifférent, ce qui méritéroit peut-être la principale & la plus ſérieuſe attention: Je vous réponds qu'alors vous verrés bien-tôt la Marine ſur cet ancien pied, où elle a été quelque tems ſous LOUIS XIV. Mais tant qu'on lui liera les mains, qu'il n'obtiendra que des ſecours d'argent foibles & impuiſſans, qu'on détournera les yeux de deſſus ce mobile de notre grandeur & de notre Puiſſance: tout eſprit clairvoyant & impartial ſe donnera de garde rejetter ſur lui les coups portés à notre commerce Maritime, à qui l'Etat eſt plus redevable qu'on ne penſe.

CROYEZ comme une choſe des plus vrayes que Louisbourg avoit été ſuffiſamment pourvu de vivres & de munitions de guerre; que le Miniſtre avoit lieu de ſe repoſer ſur cette partie de ſa ſageſſe & de ſes ſoins; & que c'eſt au défaut d'œconomie, & à la diſſipation de ceux qu'il avoit chargés d'y veiller, qu'il faut s'en prendre. Pouvoit-il prévoir que l'on conſommeroit (23)

---

(23) *Ce qui a le plus ſervi à conſommer*

ſollement des proviſions conſacrées pour les beſoins d'une Colonie ſi utile ? Et quand il l'auroit déviné, que pouvoit-il faire autre choſe que ce qu'il a fait ? Dès qu'il apprend que l'Iſle-Royale eſt menacée, qu'il a avis de l'état où elle ſe trouve, il dépêche ſur le champ un Vaiſſeau de ſoixante & quatre piéces de canon, afin d'y porter tout ce qui étoit néceſſaire pour la plus longue réſiſtance. L'événement a juſtifié que ce Vaiſſeau pouvoit paſſer : Falloit-il donc qu'il devinât auſſi que l'imprudence le mettroit au pouvoir des ennemis ? On dit qu'il ne devoit pas être envoyé ſeul : cela eſt aiſé à dire, mais n'eſt pas auſſi

---

notre poudre, ce ſont les armemens en courſe, dont on s'aviſa dès qu'on eut ſçu la déclaration de la Guerre. Les Officiers étoient intéreſſés dans les Corſaires; ce qui en a procuré à l'Habitant autant qu'il a voulu. Je dirai à cette occaſion, que les Officiers étoient les maîtres du commerce, qu'ils achetoient les cargaiſons dès qu'elles arrivoient, & qu'il falloit que les Habitans leur payaſſent les marchandiſes au poids de l'or. Mais ils ont une excuſe dans les modiques appointemens que la Cour leur donne.

aiſé à faire ; l'état de notre Marine ne permet plus, depuis long-tems, d'entreprendre une expédition dans l'inſtant qu'elle ſe préſente, il faut du tems pour en faire les préparatifs ; & ſi l'Eſcadre ſortie de Breſt, ſous les ordres de M. *du Perier*, étoit deſtinée à nous ſecourir, comme on le croit, il eſt donc évident que le Miniſtre n'a rien négligé pour nous garantir de l'infortune qui nous eſt arrivée ? On ſçavoit en France que ce n'étoit-là qu'une entrepriſe de Colonie à Colonie, que l'Angleterre n'y avoit encore envoyé aucune Eſcadre. (car celle qui y eſt allée, n'eſt partie que fort tard) On ne pouvoit donc s'imaginer, & que le Vigilant ſeroit pris, & que nous nous rendrions ſi-tôt. Ainſi, pour peu qu'on réfléchiſſe, il eſt clair que le Miniſtre n'a pas le moindre tort ; & qu'il y a de l'injuſtice de taxer ſa prudence de l'avoir mal ſervi en cette occaſion. On eſt d'autant plus blâmable d'en avoir la penſée, que les fortifications de Louisbourg ſont l'ouvrage de ſa ſage pénétration, qu'il s'eſt toujours apliqué à maintenir une Colonie dont il ſen-

toit l'importance. Eſt-il raiſonnable de préſumer qu'il ait voulu perdre le fruit de tant de ſoins & de dépenſes ? C'eſt l'hommage que je devois à la vérité.

ADIEU, mon cher Ami, aimez-moi toujours bien, & comptez ſur le plus tendre retour & la plus vive reconnoiſſance.

Je ſuis, &c. B. L. N.

A . . . . . Ce 28. *Août* 1745.